ALTAN KILIÇ

L'ECRIVAIN

LE JOURNAL DES ETUDIANTS
Février

<u>Un mythe en voie d’extinction</u> ?
par Pierre Villeneuve

Qui dans le monde ne connaît pas Arthur Dickinson ? Il est probablement le meilleur écrivain de sa génération, voire de notre époque. Ce romancier britannique, d’origine française, a construit sa réputation grâce à son originalité et sa perception des émotions comme personne n’avait pu le faire auparavant. Certains critiques considèrent même que Dickinson aurait repoussé les limites de la description émotive des grands poètes d’antan. Par ailleurs, il est l’un des romanciers à avoir visité presque tous les styles littéraires. On ne parle même plus de lui comme l’écrivain référence mais comme l’esprit ou le génie intellectuel de notre temps.

« Détruit », son premier roman, fut également son premier succès. Cette histoire mettant en scène un couple perdant peu à peu leurs rêves et leurs désirs dans leur vie quotidienne, prit à la gorge des millions de lecteurs. L’écriture était si belle et les descriptions concernaient des petites choses si insignifiantes à nos yeux que les lecteurs en étaient ébahis ; à tel point que bon nombre d’eux se remirent en question. Au final, ce roman n’était pas seulement un best-seller mais le début de la révolution intellectuelle dans laquelle nous vivons encore.

Sa seconde oeuvre fut *« C’est quoi l’amour ? »*. Dans un premier temps, quiconque n’ayant pas lu le livre aurait pu considérer l’auteur prétentieux. N’oublions pas qu’à l’époque il n’avait que 21 ans. Mais, une fois les premières pages tournées, c’est une vision révélatrice qui se présentait aux yeux du lecteur. Dickinson parla de l’amour comme personne ne l’avait fait auparavant. Outre une image accablante du couple, c’est une représentation d’une société hypocrite où les valeurs émotionnelles et humaines sont oubliées. *« C’est quoi l’amour ? »* était d’une certaine manière une suite à *« Détruit »* par la mise en scène de couples qui n’avaient jamais eu aucune raison de se former et dont les membres ne se seraient mutuellement jamais rien apporté de concret. Si dans son livre précédent, il ne s’agissait que de descriptions, là l’écrivain donnait son point de vue et apportait des solutions ou autres alternatives par le raisonnement du personnage principal. Certes, ce thème n’avait rien de nouveau, mais Dickinson voulait, grâce à ses mots, d’un côté pousser des maris et des femmes à ouvrir leurs yeux sur leur inutile vie de couple, et d’un autre dire ce que beaucoup pensaient

déjà mais n'osait dire. Le succès de ce livre se vit non seulement par le nombre d'exemplaires vendus, mais également par le nombre de divorces ayant suivi sa publication.

Par la suite, *« Logique »*, *« Trou noir »* et *« 1100-2100, De l'évolution au déclin »* parurent. Et ce furent toujours de grands succès. Mais cette fois-ci, ces lectures devinrent plus accessibles au public. Dickinson laissa tomber les drames à tendance philosophique, pour du fantastique et de la science-fiction. Cela fut d'autant plus étrange car la beauté des mots qui fit son succès avait disparu. Le langage littéraire digne des plus grands avait laissé place à celui d'un quelconque écrivain. Dickinson s'était défendu en plaidant la recherche de l'originalité et son travail minutieux sur l'histoire. Puis, son ultime roman heurta l'opinion de ses lecteurs. Avec *« Drague-la ! »*, Dickinson s'attaqua à la comédie romantique. Certes, il s'agissait là d'un des livres les plus drôles de ces dernières années, mais personne ne comprit pourquoi l'écrivain le plus reconnu de sa génération puisse tomber dans un tel ridicule. Alors, peut-être fut-ce pour mettre un terme à ces critiques ou alors pour écrire tout simplement un essai, il écrivit *« La Vérité »*. Cette œuvre présenta sa vision du travail que l'artiste se doit de respecter. Tout écrivain doit « rechercher la vérité afin de retranscrire ses idées avec des mots que le lecteur non seulement comprendra mais dont il s'imprégnera également pour la vie. (…) Ainsi, l'œuvre ne sera pas un livre que le lecteur rangera dans sa bibliothèque après l'avoir à peine terminé. Non, ce livre sera une expérience inoubliable du lecteur, une expérience qui le marquera à jamais.» Il est évident que les idées d'Arthur Dickinson étaient légitimées. Cependant, ce livre fut maudit par la profession. Imaginez seulement la réaction des écrivains, quand le maître absolu dans le domaine des mots écrit qu'ils ont presque tous délaissé ce culte de la vérité au profit de l'adaptation aux envies du public. C'est ainsi que *« La vérité »* déclencha une tempête dont elle fut elle-même victime, victime des attaques venant des critiques, des écrivains et des journalistes.

Depuis, Dickinson est resté dans l'ombre pendant près de dix ans. Plus de romans, plus d'essais et même plus d'interviews n'ont provoqué les ardeurs des lecteurs comme il en fut auparavant. Vexé par l'incompréhension de ses dires ou alors en manque d'inspiration, les raisons de ce silence sont toujours restées énigmatiques. C'est donc par chance que Arthur Dickinson m'accorda un court entretien dans son spacieux appartement parisien. (…)

*****

Extraits du journal intime d'Arthur Dickinson

3 Février

J'avais à peine commencé à lire cet article que je ne pus m'empêcher de sourire. Dès l'entame de la brève présentation de ma carrière, je savais pertinemment que ce jeune étudiant n'avait rien compris à mes propos lors de notre entrevue. Cependant, cela ne m'étonne pas. Je m'en doutais bien. Si des experts en littérature ne me comprenaient pas, comment un jeune homme de 19 ans aurait-il pu en être apte ? Son article reste pourtant parmi les meilleurs me concernant, du moins grâce à un détail. La citation tirée de *« La Vérité »* est probablement la plus révélatrice de mes pensées et de mes œuvres. La suite de ses propos n'était que des niaiseries parmi d'autres, notamment au sujet de mon silence. Si seulement il savait que j'avais écrit plus de six livres lors de ces dix dernières années. Oh, j'aurais pu les publier,

mais à quoi bon ? Pourquoi devrais-je publier des livres que peu de personnes comprennent ? Ces mêmes personnes ayant soi-disant si bien compris « *C'est quoi l'amour ?* », qu'ils ont par la suite divorcé, ne méritent pas le moindre de mes efforts. Comme disait ce lycéen, j'aurais apporté des « solutions et autres alternatives ». Rien de plus absurde ! Les lecteurs imaginent toujours que les personnages reflètent les pensées de l'auteur. En rédigeant le suicide de Werther, Goethe désirait-il que tant de jeunes veuillent se donner la mort après avoir lu ces quelques pages ? Alors pourquoi devrais-je offrir à ces ignares de nouveaux sujets de distraction ? Un véritable écrivain est celui qui écrit pour lui-même. Si les lecteurs n'aiment pas ses histoires ou ne les comprennent pas, et bien qu'ils aillent au diable ! Je ne me laisserai jamais dicter des mots par quiconque ! Cependant, dans les profondeurs de mon esprit, une force tentatrice m'incite à réaliser cet acte. Si mes romans ont eu tant de succès, cela s'explique par les vives réactions qu'ils ont suscité. Je dirais même qu'ils ont choqué. Certes, c'est ce que j'ai toujours espéré, moi un si grand provocateur de nature. En réalité, cela fait maintenant dix ans que je languis après cette inspiration qui me donnera la possibilité d'écrire ce que le public attend si impatiemment. Ce sera un livre qui choquera, mais qui surtout révèlera la vraie nature de l'homme, si féroce soit-elle. Je patiente à l'écriture de ce qui sera couvert de louanges et en même temps de ce qui sera le plus immoral possible. Ce sera ma vengeance, ce sera ma victoire. Ironiquement, le monde applaudira, pour une nouvelle fois, ce qu'il n'aura jamais compris dans la littérature : la vérité.

5 Février

Durant ces deux derniers jours, mon esprit était torturé par cette recherche d'inspiration. Je voudrais explorer un nouveau genre littéraire, un domaine qui m'est encore inconnu. Après maintes réflexions, j'en ai conclu que je n'ai que très peu de choix. Je pourrais écrire un roman historique mettant en scène des personnages fictifs lors de grands évènements. Je pourrais me lancer dans le porno en proposant des orgies aphrodisiaques. Je pourrais également visiter le monde horrifique des zombis, gratifiant le lecteur d'hémoglobine à volonté. Non… Tout cela serait trop ingénu. C'est l'histoire d'un homme tout à fait banal, cachant pourtant une grande férocité, qui me serait nécessaire. Oui, un homme cruel, très cruel, sans la moindre pitié. Un homme qui massacrerait avec plaisir des êtres sans la moindre importance, semblables à mes lecteurs, comme j'en rêve tant. Cependant, qui pourrait être ce monstre ? ~~Sans doute, il s'agira d'un~~ NON !!! Que dis-je ? Ô, mon pauvre esprit. Tout est confus en moi. Je converse, je converse, sans raison et sans but. J'ai des idées, tellement d'idées, mais elles restent toutes sans connexions logiques. Je ne suis qu'un pauvre écrivain devant une impasse, tel l'architecte bâtissant une cathédrale sans plan. Peut-être que ce jeune Pierre Villeneuve avait raison, l'inspiration pourrait me faire défaut. Quand je relis ces dernières lignes, je réalise qu'elles sont dénuées de sens et de style. Je ne reconnais même plus ma plume. Je ne me reconnais même plus. Ô, mon pauvre esprit.

6 Février

Hier fut une étape importante dans la réalisation de mon nouveau roman. Alors que je me résignais à tout espoir, je fis une découverte importante. Écoeuré de ma situation, je m'étais installé dans le vieux fauteuil de mon salon, et m'apprêtais à me lamenter, la nuit entière devant ma télévision. Je ne sais depuis combien de temps j'étais resté plongé dans les limbes de mon esprit, mais à un certain moment je m'éveillais, ou plutôt je repris conscience. Je réalisai que ma femme et mes deux enfants étaient déjà couchés. Il devait être

probablement très tard. Je m'apprêtais alors à éteindre le poste de télévision et à aller au lit, quand arriva la solution que je cherchais tant. Le programme, qui à ce moment-là était diffusé sur les ondes, concernait les tueurs en séries. Quelle révélation était-ce pour moi ! Je restais ainsi collé à l'écran pendant près d'une heure et demie. Je découvrais la vie de grands « serial killers », tel que Gein, Lucas, Kürten, ou encore Dahmer, ainsi que tous leurs meurtres et leur méthodologie. Beaucoup d'entre eux ont inspiré des metteurs en scène. Ainsi, Alfred Hitchcock se serait inspiré de Ed Gein pour le personnage de Norman Bates dans *Psychose*. Fritz Lang aurait réalisé *M le Maudit* en référence à Peter Kürten. Tout cela m'intéressait au plus point, car j'y voyais le sujet de mon nouveau livre : la vie et les crimes d'un tueur en série. J'y étais enfin. Il ne me restait plus qu'à trouver mon modèle. De qui allais-je bien pouvoir parler ? Les crimes de l'allemand Kürten, surnommé le « Vampire de Düsseldorf », me séduisaient. Le sang était sa principale motivation. Il en était obsédé. Pour tuer, il usait de son charme pour entraîner des jeunes femmes dans des lieux déserts. Il n'avait pas d'arme de prédilection, mais il utilisait souvent un marteau afin de briser plus facilement le crâne de ses victimes et en voir jaillir le sang. Il lui arrivait parfois de s'abreuver de sang animal. En ayant eu connaissance de ses méfaits, j'éprouvais un sentiment de dégoût, mais également de curiosité. Comment tuer peut-il mener à l'extase ? Je viens de me rendre compte que cette question peut être capitale pour le livre, elle pourrait même en être le thème. C'est déjà un très bon début. Malgré tout Kürten est déjà trop célèbre, et puis il est mort. J'ai besoin de quelqu'un de vivant, afin de mieux discerner ses pensées et ses motivations lors d'un entretien.

Je vois à travers la fenêtre de mon bureau les premières lueurs du jour. Le matin vient de commencer. Je n'ai vraiment pas vu le temps s'écouler cette nuit. Il va falloir que j'aille me coucher. Une sale journée m'attend. J'ai rendez-vous cet après-midi avec Michel, mon agent. Ce rapace désire me voir au moins une fois par mois. A chaque reprise, il ne manque jamais de me proposer de participer à une émission télévisée ou encore de jouer dans une pub. Michel est un personnage aussi grotesque que ses propositions, un vrai parasite. Mais, je ne peux m'en débarrasser, c'est lui qui arrondit mes fins de mois. Pour l'instant, je ne pense pas lui parler de mon nouveau livre. Il attendra. D'ailleurs, je n'ai encore rien écrit. Je pense commencer dès demain des recherches sur un modèle potentiel. J'espère ne plus me retrouver encore une fois dans l'impasse, où j'étais encore il y a quelques heures.

7 Février

Ma recherche du tueur en série idéal n'a abouti à aucun succès. J'ai passé toute la journée à visiter des sites spécialisés sur Internet. Il existe toujours un certain nombre de tueurs en série emprisonnés. Malheureusement, aucun des « spécimens » ne me convenait. Beaucoup d'entre eux n'avaient comme motivation que le sexe ou le pouvoir, lors de leurs meurtres. J'avoue que certaines affaires m'ont beaucoup amusé, en particulier celles concernant les nécrophiles. Mais, ce n'est pas ce que je recherche. J'ai besoin d'un tueur commettant des crimes sans aucune raison apparente. Quelqu'un qui tuerait parce que cela lui chanterait, parce que cela l'amuserait, parce qu'il n'aurait rien d'autre à faire. Je ne veux pas d'un homme qui aurait besoin d'assouvir ses pulsions. Non, il me faut un tueur insensible et maître de lui-même n'ayant aucune raison de massacrer à coups de couteau sa victime. Je veux de la Cruauté ! Si ma mémoire est bonne, c'est même le grand Proust qui aurait dit que c'est l'indifférence aux souffrances qu'on cause qui est la forme terrible et permanente de la cruauté.

Après avoir poursuivi mes recherches durant tout l'après-midi, je n'ai abouti à aucun résultat probant. Je dois bien déclarer forfait, je risque fortement de n'avoir aucune source d'information pour créer mon assassin. Je vais devoir me résigner à le créer de toute pièce. Toutefois, il s'agira sûrement d'un exercice divertissant. Il me semble que parmi mes connaissances il y ait un gérant d'un magasin de prêt-à-porter. Celui-ci pourra me prêter un mannequin. Je le mettrai dans mon bureau et je le costumerai. Ainsi, lors d'un passage à vide, je me tournerai vers lui pour retrouver de l'inspiration. L'idée me fait déjà sourire. Cependant… cependant, il me semble avoir oublié un point non négligeable. Effectivement, je crois être face à un grand dilemme. Moi, Arthur Dickinson, l'écrivain ayant nargué toute l'élite de la littérature sur la question de la vérité, comment vais-je faire pour la retranscrire. Comment vais-je pouvoir dire « c'est cela que ressent le tueur au moment d'achever sa victime », « c'est comme cela qu'a agonisé la victime », « le tueur est passé à l'acte la première fois pour cette raison » ? Tant de questions sans réponse. Comment peut-on affirmer ce qu'on ignore ? Pour mes romans précédents, il m'avait suffit d'observer les gens et de discuter avec des personnes compétentes sur la question. Mais, dans le cas présent, cela m'est impossible. Je ne connais ni de « serial killer », ni de victimes ayant miraculeusement survécu, et encore moins de spécialistes. D'ailleurs, jamais un inspecteur ou un profiler n'a réussi à arrêter un tueur en série, par sa perspicacité et son flair, comme dans les films ; alors à quoi bon les consulter. Je me retrouve de nouveau dans une impasse. Il faudrait que, par le plus grand des hasards, j'assiste à la scène d'un meurtre féroce et que je puisse ensuite parler aux protagonistes sans me faire tuer. (Eh poupée, ça te fait quoi que ce détraqué te saigne à blanc ?) Cette expérience pourrait être aussi instructive qu'étrange (amusante). Malheureusement, je n'aurai jamais cette chance. Comme c'est ironique, et dire qu'à l'initial je souhaitais que mes lecteurs exaltent devant un livre décrivant des meurtres plus vrais que nature, sans pouvoir discerner la fiction de la réalité. Il ne me reste plus qu'à renier tout ce que j'ai écrit dans « *La Vérité* ». A moins que… Oui, à moins que…

9 Février

Voilà, Victor Brunel est né. Je viens à peine de terminer le portrait et les antécédents du tueur en série qui, je l'espère, commettra les crimes les plus atroces de toute l'histoire de la littérature. Tout d'abord, cet individu, âgé de 29 ans, n'a eu aucun traumatisme particulier lors de sa jeunesse. Au contraire, il est issu d'une famille parisienne respectable et a reçu une très bonne éducation. Patron d'une start-up en pleine expansion, il n'a aucun problème financier. Il s'agit de quelqu'un de très sociable, qui est très apprécié par ses nombreuses connaissances. Il est célibataire mais a nombreuses aventures, ce qui lui permet de n'avoir aucun problème sexuel. A priori, Victor ne correspond pas intégralement à l'image typique du tueur en série, il en est même l'opposé. Pourtant, Victor en est bien un. Il a perpétré son premier meurtre à l'âge de 19 ans, en battant à mort un homme lors d'une bagarre à la sortie d'une boîte de nuit. Cela lui a procuré tant de plaisir, qu'il a succombé à la tentation de récidiver. Tuer est devenu pour lui une habitude, un passe temps. Il ne tue pas pour satisfaire certains besoins. Il tue pour passer le temps, pour rigoler. Victor ne pratique pas la nécrophilie, le cannibalisme ou encore la décoration d'intérieur avec des os et de la peau comme le faisait Ed Gein. Non, il reste simple. Il ne fait que tuer, rien de plus mis à part qu'il massacre ses victimes de manière qu'elles atteignent les limites de la souffrance. Victor aime décapiter, écraser, mutiler, éviscérer et torturer ses victimes. Son arme de prédilection reste la hachette, celle qui peut être facilement dissimulée sous un manteau. Elle fait bien plus de dégâts que n'importe quelle autre arme blanche « de poche » et fait endurer les pires souffrances à la cible quand on la retire de son corps. Certes, les coups infligés doivent être puissants, mais au final la victime

est immobilisée et est maintenue en vie assez longtemps pour lui faire subir par la suite d'autres supplices. Il n'a aucune méthode pour choisir ses proies, il prend celles qui se trouvent au mauvais moment, au mauvais endroit, c'est-à-dire la nuit dans un parc ou dans une ruelle mal éclairée. Mais la proie doit le répugner, comme par exemple les clochards, les putains ou encore les gays. Je pourrais encore écrire des pages sur le sadique qu'est Victor Brunel, mais je ne veux pas rédiger ce qui sera inéluctablement présent dans le livre. Je n'aime pas me répéter.

Le premier acte terminé, il ne m'en reste plus que deux. Le dernier, concernant la rédaction du roman, sera le plus facile. Le second acte, lui, reste le plus problématique, c'est ce que j'aime à appeler « le comment de la chose ». J'ai l'idée (la vie d'un tueur en série), j'ai le résultat (ses crimes), mais je n'ai pas le « comment de la chose ». Je n'ai pas la vérité des émotions. Or, il s'agit du point capital auquel je ne peux échapper. Bien que ma motivation pour écrire ce livre soit à son apogée, je commence à douter de ce travail. J'ai soutenu toute ma vie une cause, et maintenant que celle-ci me fait défaut, devrais-je oublier toutes mes convictions ? Toutefois, il me resterait une alternative. J'aimerais dire que c'est la dernière possibilité qui me reste, mais il s'agit bel et bien de l'unique. J'évite d'y penser, pourtant la situation actuelle m'y oblige. Cette alternative m'angoisse. Mais, je crois que je n'ai pas le choix si je veux écrire ce livre avec les meilleurs atouts. Enfin, n'y pensons plus. Si, je dois y penser. C'est important. Je dois le faire. Même si je manquerai de courage lors du passage à l'acte, même si l'idée même me terrorise, je dois le faire. Bon, disons que je fais la démarche. Comment vais-je repérer la cible ? Qu'elles seront les limites de mes atrocités ? Atteindrai-je les résultats tant espérés ? Beaucoup de questions auxquelles je ne peux répondre. Je verrai bien où le vent me portera.

10 Février

Aujourd'hui, j'ai déjeuné avec Michel au Fouquet's. Pour une fois, j'avais tenu moi-même à ce rendez-vous. Il fallait que je lui parle du livre de manière que la campagne de pub soit préparée à l'avance et soit une réussite. Si Michel n'est qu'une sale vermine, il est l'un des meilleurs dans sa profession. Je lui ai donc parlé de la trame du roman et j'ai répondu à toutes ses questions. Je lui ai tout de même caché « le comment de la chose ». Bref, je ne parlerai pas plus de ce déjeuné, qui était tout aussi exaspérant que tous les autres. Par ailleurs, nous avons été dérangé par une femme à la table voisine. Celle-ci était non seulement une vieille connaissance de Michel, mais également une de mes plus ferventes admiratrices. Elle n'a pas cessé de me faire des compliments élogieux pour mes œuvres. Si seulement elle faisait partie des rares personnes comprenant la véritable valeur de mes livres. Mais non, elle était aussi stupide que la plupart des lecteurs. Elle nous a même donné ses coordonnées, comprenant même son adresse personnelle. La pauvre, peut-être pensait-elle qu'un jour elle aurait l'honneur d'avoir ma visite pour boire un verre, et plus si affinité. Pauvre idiote ! Par politesse, je la remerciais et lui souriais, mais au fond de moi j'aurais voulu lui trancher la gorge avec mon couteau, pour ensuite continuer à manger paisiblement. C'est ce que Victor Brunel aurait tout naturellement fait.
A part cela, j'ai commencé cet après-midi à écrire mon nouveau roman. J'ai déjà écrit sept pages. Il ne s'y passe presque rien. Il s'agit essentiellement de descriptions. J'y présente le parcours de Victor. D'ailleurs, je vais me remettre à écrire de ce pas.

11 Février

J'ai passé toute la nuit à écrire, tout écoutant en boucle la 7e Symphonie de Beethoven. J'ai déjà atteint les quarante pages. J'ai adopté un style d'écriture assez simple, comme pour mes derniers romans publiés. Pas besoin de phrases compliquées. Pas besoin de faire de belles phrases comme dans les poèmes. J'ai juste besoin de décrire les faits tels qu'ils sont. Je veux que les lecteurs comprennent immédiatement le sens de mes propos, afin qu'ils se voient eux-mêmes dans les scènes de crimes. Cela me facilitera également la rédaction. D'ailleurs, ça peut paraître étrange, mais je n'ai jamais autant écrit en aussi peu de temps. J'ai dû m'arrêter, car, je suis arrivé au passage fatidique : le premier meurtre. A présent, je n'ai aucune matière pour écrire. Il va falloir que j'agisse, que je réalise « l'expérience ». Par précaution, je vais éviter d'en parler. Si un jour, par le plus grand des hasards, quelqu'un mettait la main sur ce journal intime, cela pourrait me mettre dans une situation préjudiciable. Donc, je préfère en dire le moins possible. De toute manière, je n'ai strictement rien préparé, et cette expérience relèvera de l'improvisation. L'unique certitude que j'ai concerne le « cobaye ». Hier, l'ancienne amie de Michel avait fait trois erreurs fatals : se trouver au *Fouquet's*, me parler de mes œuvres et me donner son adresse. Je vais d'ailleurs devoir commencer à me préparer. La nuit commence à tomber. La nuit est le moment idéal. Je sais déjà que je vais regretter mon geste abominable jusqu'à la fin de mes jours, mais je me dis simplement que c'est pour la bonne cause.
« Il n'est pas une idée née d'un esprit humain qui n'ait fait couler du sang sur la Terre. » (Charles Maurras)

*****

LE PARISIEN
13 Février

Inhumain !
par Fabrice Rossi

Inhumain ! Paris n'a jamais connu un acte aussi inhumain. Comment pourrait-on nommer autrement le meurtrier de Lucienne Leblanc ? Aucun être humain ne peut commettre un crime aussi barbare que celui-ci. Personne.
C'est hier vers 14h que Marie va rendre visite à sa sœur Lucienne dans son appartement du Marais, lorsqu'elle retrouve son cadavre mutilé, allongé sur le sol du salon. La police, arrivée une dizaine de minutes plus tard, constatera que le décès de cette femme de 38 ans a eu lieu durant la nuit, probablement vers 22h30.
Selon les premiers commentaires des enquêteurs, l'assassin n'aurait commis aucune infraction pour pénétrer dans l'appartement et n'aurait rien volé. En réalité, la scène a dû commencer par une visite de courtoisie. Lucienne était entrain de préparer du thé dans la cuisine, lorsque le meurtrier y a fait irruption pour lui planter une hachette dans le dos. Après avoir retiré la hache, il l'a traîné jusqu'au salon. C'est alors qu'a commencé le vrai calvaire pour la victime. Cependant, la police a refusé de communiquer à la presse d'autres éléments de l'affaire.
D'après certaines sources fiables, nous avons pu reconstituer la scène du crime. Après lui avoir scotché la bouche avec un gros ruban adhésif, le monstre lui a coupé la main droite et le pied gauche à la hache. Il a ensuite pris un couteau aiguisé dans la cuisine. Il s'en est servi

dans un premier temps pour lui couper les tétons, puis pour l'éviscérer. Selon le médecin légiste, la victime aurait été consciente tout le long de cette torture sauvage. L'assassin a mis un terme à ces 20 minutes de sévices en lui tranchant la gorge. Cependant, il n'arrêta pas son travail macabre. Il découpa grossièrement la peau du visage du cadavre, pour en faire un masque qu'il aurait ensuite accroché à un mur. Pour ce qui est des morceaux de corps dépecés, la police les aurait trouvés dans le four en train de cuire à feu doux.
D'autres faits étranges sont à souligner. D'abord, qui est l'assassin ? Il devait probablement s'agir d'une très bonne connaissante de la défunte. Mais, sa sœur reste persuadée que cela n'est pas possible. Pour elle, Lucienne était une femme adorable que tout le monde appréciait. Personne de son entourage n'aurait pu commettre une telle barbarie. D'autre part, le voisin de palier aurait entendu un homme rire assez fort entre 22h00 et 22h30, mais également de la musique classique. Selon notre source, on aurait effectivement retrouvé un CD de la 7e Symphonie de Beethoven dans une chaîne hi-fi. Or, ce qui surprit les enquêteurs est que Marie leur affirma que sa sœur détestait la musique classique.
Au lendemain de cet homicide, bien que la police ait déjà tout mis en œuvre pour appréhender celui qui rappelle étrangement Jack l'Eventreur, le tout Paris reste terrorisé qu'un tel monstre circule librement dans les rues. Mais on se pose surtout une question inquiétante, à savoir si l'assassin de Lucienne Leblanc a commis un crime passionnel ou bien si nous sommes face à un tueur en série, qui n'hésitera pas à récidiver son acte. (…)

*****

Extrait du journal intime d'Arthur Dickinson

13 Février

Cela fait deux jours que je tourne en rond dans mon bureau, incapable d'écrire quoi que ce soit, incapable de parler à qui que ce soit. Je n'arrête pas à penser à ce que j'ai réalisé. Ces souvenirs tourmentent mon esprit, au point que j'ai l'impression que ma vision se teint de couleur pourpre. Pourtant, je ne regrette rien. Si dans un premier temps j'en fut malade et écoeuré, à présent je n'ai aucun remord. Peut-être ai-je tout de même dépassé certaines limites, car certains de mes actes ne correspondaient pas aux méthodes de Victor Brunel. Mais, je dois avouer que, de toute ma vie, je n'ai jamais rien fait d'aussi plaisant. Jusqu'à cette nuit-là, je n'avais eu l'occasion d'apprécier l'adrénaline qui avait saisi tout mon être intérieur. C'était un mélange d'extase et d'un sentiment de supériorité. Du moins, il s'agissait plutôt de la fierté provoquée par sa supériorité, par sa domination sur le commun des mortels. Oui, c'est bien ça. J'ai joui parce que je me sentais aussi fort que… Dieu ! Quelle satisfaction ais-je aussi ressenti en en contemplant mon oeuvre. Dieu créa la vie. Moi, je la prenais. Oh oui, quel moment délectable !
Je me rends compte à présent que mes idées redeviennent limpides. Alors qu'avant tant de mots circulaient en tout sens dans ma tête, à présent ces mots forment des phrases. Je crois que c'est le bon moment pour continuer la rédaction du livre. Mon excitation est telle que je pense même le terminer en moins de dix jours. Jamais je n'avais été autant motivé pour écrire un livre. Et dire que je fais tout ça pour mon public, pour une fois je peux le remercier en toute sincérité.

*****

LE FIGARO
12 Avril

Le retour gagnant de Dickinson
par Erwan Robert

Il aura fallu attendre plus de dix ans pour lire un nouveau roman d'Arthur Dickinson, mais quel roman ! Pour preuve, en l'espace d'une semaine, «Anatomie d'un homme ordinaire» s'est retrouvé en première position des ventes aux Etats-Unis, en Angleterre et en France. Il s'agit probablement du livre ayant provoqué le plus grand engouement de la part des fervents lecteurs de Dickinson. Même ses anciens détracteurs le considèrent comme le meilleur livre de ces dernières années.
«Anatomie d'un homme ordinaire» raconte la vie de Victor Brunel, jeune patron d'une start-up, qui tue par plaisir. Adepte de la torture, ce tueur en série fait connaître à ses victimes l'extrême douleur par des sévices sans nom. C'est une véritable exploration des limites de la cruauté humaine. L'histoire rappelle beaucoup toutes les horreurs décrites dans « American Psycho » de Bret Easton Ellis, mais contrairement à ce dernier, Dickinson critique bien plus la nature même de l'homme que la société. De plus, à côté de Victor, Patrick Bateman (le personnage d'Ellis) fait figure d'un enfant de cœur. Mais ce qui fait le vrai succès de ce livre est ce qui a toujours fait le succès de Dickinson : le réalisme. Tout en lisant, le lecteur a l'impression de se retrouver dans la peau du tueur et d'éprouver son même plaisir de tuer. C'est assez incroyable à dire, mais en fait ce livre ne choque pas, il procure un certain plaisir. On en aurait presque envie d'aller tuer son propre voisin de palier. Que peut-on dire de plus que ce livre est un régal ? Il s'agit peut-être du meilleur roman de l'écrivain franco-anglais. C'est donc pour la plus grande satisfaction de ses fidèles lecteurs que ce dernier a déjà annoncé une suite. Dickinson aurait-il succombé au goût du sang ?

FIN